

## **Images urbaines. Alcântara à Lisbonne, du faubourg à la ville**

Frédéric Vidal

Centro de Estudos de História Contemporânea Portuguesa – ISCTE / FCT

L'histoire urbaine a longtemps fait figure de parent pauvre d'une historiographie portugaise axée sur des problématiques socioéconomiques généralement considérées à une échelle nationale ou, au mieux, régionale. Les débats qui faisaient surgir l'idée d'une ville comme élément perturbateur de la croissance économique du pays à l'époque moderne et contemporaine ou, au contraire, comme principal pôle de modernité et de diversification sociale, contribuèrent à occulter la cohérence et la complexité du fait urbain. L'armature urbaine du Portugal est ancienne et relativement stable. Elle est largement dominée par Lisbonne et Porto. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le contraste entre les deux grandes villes et les autres agglomérations du pays tend à s'accroître. La croissance de Lisbonne atteint un rythme maximum durant les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle et poursuit son essor rapide jusqu'aux années 1960 : plus de 356 000 habitants en 1900 et plus de 800 000 en 1960. En 1930, un portugais sur dix vivait à Lisbonne<sup>1</sup>. Face à cette réalité démographique et sociale incontestable, il est paradoxal d'observer que l'étude du fait urbain en soi – la ville comme objet et non comme simple cadre – ne se soit guère imposée comme une ligne de recherche à part entière dans l'historiographie portugaise<sup>2</sup>. Pour rester sur le cas de la capitale portugaise, force est de constater que nous ne possédons encore que peu de données sur l'histoire sociale de Lisbonne, c'est-à-dire sur l'évolution des formes de peuplement, des manières d'habiter, des pratiques sociales ou culturelles et de leur mode d'inscription dans un espace urbain forcément composite<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Teresa Rodrigues, "A maior realidade urbana portuguesa. O Município de Lisboa", dans Magda Pinheiro, Luís V. Baptista, Maria João VAZ (org.), *Cidade e Metrópole. Centralidades e Marginalidades*, Lisbonne, Celta, 2001, pp. 7-16.

<sup>2</sup> Pour une mise au point sur les avancées récentes on pourra cependant se reporter à deux publications collectives : Magda Pinheiro, Luís V. Baptista, Maria João VAZ (org.), *Cidade e Metrópole. Centralidades e Marginalidades*, Lisbonne, Celta, 2001, 259 p. ; "Cidades e Espaços Urbanos", *Ler História* (numéro spécial), n°48, 2005.

<sup>3</sup> L'une des contributions les plus intéressantes demeurent à ce jour inédite : Maria Alexandre Lousada, *Espaços de Sociabilidade em Lisboa: finais do século XVIII a 1834*, Dissertação de doutoramento em Geografia Humana apresentada à Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa, Lisboa, 1995, 2. vol., 439 p. + Anexos, multigr.

La grande ville portugaise de l'âge industriel – un âge qui ne commence guère avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle – est à l'origine de milieux sociaux complexes qui demeurent encore aujourd'hui méconnus. Les villes portugaises ne naissent pas de l'industrialisation mais à l'époque contemporaine le processus d'industrialisation relance l'essor de Lisbonne et de Porto. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Lisbonne et Porto concentrent près des trois quarts de la production industrielle du pays et plus de 80% de la main d'œuvre de ce secteur<sup>4</sup>. Au Portugal, peut-être plus qu'ailleurs, industrialisation et urbanisation sont des phénomènes intimement liés, tant dans l'espace que dans le temps. L'étude des interactions entre ces processus s'impose alors comme une approche pertinente car elle permet de penser les phases de transformation ou de redéfinition du phénomène urbain. Le quartier d'Alcântara, l'un des quartiers ouvriers le plus emblématique du Lisbonne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, apparaît comme un terrain d'étude particulièrement intéressant<sup>5</sup>.

Durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, on hésite encore à intégrer Alcântara à Lisbonne. Une analyse des pratiques et des discours contemporains révèle l'ambiguïté de l'image de cet espace. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce quartier récemment annexé à Lisbonne figure rarement sur les plans ou sur les cartes de la ville. Quelques décennies plus tard, Alcântara occupe une place importante dans les écrits des *olisipographes*, ces érudits spécialistes de l'histoire de la capitale portugaise. Il existe souvent un décalage entre l'évolution réelle d'un espace – son mode d'occupation, son peuplement – et les discours, les pratiques sociales ou les images qui y sont associés. À quel moment considère-t-on communément qu'une marge urbaine cesse d'être à la marge ? Les transformations physiques d'un territoire – son urbanisation – sont-elles suffisantes pour signifier le passage de la marge à la ville ? Dans cet article, une fois présentées les caractéristiques du terrain d'étude, ces questions seront abordées selon deux perspectives : le processus de construction d'un objet historique – le quartier populaire d'Alcântara en opposition avec le faubourg ouvrier –, et les relations entre temporalités locales et supralocales ou nationales. Le processus de transformation de l'image d'Alcântara du faubourg ouvrier au quartier populaire peut être replacé dans le contexte spécifique du Portugal contemporain, pays semi-périphérique où le retard économique et les soubresauts du politique, entre la crise de la Monarchie et l'instauration de l'*Estado Novo*, ont pu engendrer une autre perception et un autre type de

---

<sup>4</sup> Des chiffres rappelés par Miriam Halpern Pereira dans "Portugal entre dois impérios", *Economia Global e Gestão / Global Economics and Management Review*, vol. IV, n°1, 1999, p. 78. Quelques petites villes du centre ou du littoral sont cependant depuis longtemps spécialisées dans un seul type de production : les fabriques lainières de Covilhã, les verreries de Leiria, ou les tanneries de Braga.

<sup>5</sup> Cet article prolonge quelques observations menées dans le cadre d'une thèse de doctorat : Frédéric Vidal, *Les habitants d'Alcântara au début du XX<sup>e</sup> siècle. Identités, proximités et distances sociales dans un quartier industrialisé de Lisbonne*, Thèse de doctorat d'histoire, Université Lumière Lyon 2, Juin 2003, 3 volumes, 635 p. multigr.

représentation de la ville et de l'univers urbain. D'un point de vue plus général, à travers l'exemple d'Alcântara, je souhaite surtout m'intéresser à différents modes de définition de la ville, de l'urbain, et de leurs marges respectives.

## 1. De l'étude d'un espace urbain à l'étude des images d'un quartier

Le quartier d'Alcântara s'étend à l'ouest de Lisbonne, le long du Tage, au creux et sur les versants d'un vallon où coulait jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle la rivière éponyme. Durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ce territoire est considéré comme le poumon industriel de la ville. Son essor et sa spécialisation comme lieu de production diversifié remontent aux lendemains du tremblement de terre de 1755 qui ravagea les quartiers plus anciens d'Alfama ou de la Baixa. Les différents découpages territoriaux, religieux ou civils, ont depuis longtemps reconnu sa spécificité et son unité. Dans ce cas, catégories administratives et découpages communs de l'espace urbain ou périurbain se confondent : Alcântara est une paroisse depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, et une *freguesia* (ou paroisse civile) depuis 1830<sup>6</sup>. Dès les années 1860, l'espace qui correspond au quartier d'Alcântara est fortement urbanisé. Il offre un paysage typique d'un faubourg industrialisé d'une grande ville européenne. Lors du recensement général de 1864, la *freguesia* d'Alcântara comptait déjà 8763 habitants. Sa population s'accroît rapidement par la suite, pour dépasser 20 000 habitants en 1900. Ce quartier ne sera pourtant officiellement annexé à Lisbonne qu'en 1885. En 1852, la nouvelle délimitation officielle de la ville exclut encore une grande partie du territoire d'Alcântara. Ce choix est jugé absurde par de nombreux contemporains car contraire à la logique de l'expansion de la ville qui s'étendait déjà bien au-delà du vallon d'Alcântara<sup>7</sup>. En dehors des discours hygiénistes, on ne trouve guère de témoignage littéraire sur Alcântara avant les années 1920. Les romanciers réalistes comme Eça de Queirós, ou plus tard les poètes modernistes – comme Fernando Pessoa, Mário de Sá Carneiro, Almada Negreiros – ont beaucoup écrit sur Lisbonne mais ne font guère référence à la zone d'Alcântara<sup>8</sup>.

---

<sup>6</sup> La *freguesia* est depuis 1830 l'unité de base du découpage administratif du Portugal. Les communes (*concelhos*) regroupent plusieurs paroisses civiles (*freguesias*). Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, paroisses civiles et paroisses religieuses (*paróquias*) vont peu à peu être dissociées. Ces deux unités ne correspondent pas forcément au même territoire, notamment en ville

<sup>7</sup> Ignácio de Vilhena Barbosa, "A zona Industrial da Lisboa Ocidental", *Arquivo Pittoresco*, Tome VIII, Lisbonne, 1865, pp. 17-18.

<sup>8</sup> Voir par exemple : Teresa Barata Salgueiro, João Carlos Garcia, "Lisboa nos fins do século XIX. Geografia de uma transição", dans *Livro de Homenagem a Orlando Ribeiro*, vol. 2, Lisbonne, Centro de Estudos Geográficos, 1988, pp. 399-421 ; Francisco Santana, "Lisboa de Eça de Queirós", *Olisipo*, n°6, 1998, pp. 77-80 ; La Salette Loureiro, *A Cidade em Autores do Primeiro Modernismo*, Lisbonne, Editorial Estampa, 1996, 386 p. ; Fernando Pessoa, *Lisbonne*, Paris, Anatolia, 1995, 129 p.

Bien sûr, la ville ne s'impose pas à première vue comme un objet géographique ou social clairement circonscrit. Les délimitations administratives ou d'usage commun des territoires n'établissent pas clairement des séparations entre ville et campagne. Pourtant, le rattachement tardif d'Alcântara à Lisbonne, la rareté des documents ou des témoignages sur ce quartier au XIX<sup>e</sup> siècle pourraient être interprétés comme autant de signes de la difficulté qu'a eu ce territoire à s'imposer comme urbain. Ce silence autour de l'Alcântara du XIX<sup>e</sup> siècle contraste avec la profusion de témoignages observée à partir des années 1910 et surtout 1920, notamment dans le cadre de la collection de textes publiés à cette époque par les *olisipographes*. En 1929, Alcântara est l'un des tout premiers quartiers lisboètes à faire l'objet d'une monographie.

L'analyse détaillée des sources disponibles pour reconstituer l'évolution de cet espace ne peut que nous renvoyer à cette ambiguïté du regard porté sur Alcântara entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>. Difficile pour les historiens de ne pas reproduire les manières de voir et de penser Alcântara comme marge urbaine, puis comme espace urbain. Les sources ne donnent qu'une vision partielle et fragmentaire des évolutions urbanistiques, sociales ou économiques. C'est le problème de la construction des objets historiques qui se pose ici. Par exemple, les enquêtes industrielles officielles de 1881 et 1890 sont considérées, à juste titre, comme l'une des sources les plus riches pour l'histoire économique et sociale du Portugal à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces documents permettent de connaître précisément la nature et la localisation des activités de production industrielle, ainsi que leur mode d'insertion dans leur milieu environnant, notamment dans les villes. Il est en revanche assez difficile de reconstituer l'évolution de ces mêmes activités pour la période postérieure, en particulier à une échelle microlocale. Pour le premier XX<sup>e</sup> siècle, les historiens de la ville ont généralement recours à d'autres types de documents : archives municipales, sources fiscales, sources littéraires ou journalistiques. Ainsi dans le cas d'Alcântara, l'opposition entre le faubourg industriel du XIX<sup>e</sup> siècle et l'espace ou le quartier urbain du début du XX<sup>e</sup> siècle correspond à une opposition de sources : d'une part, des enquêtes qui visent à faire le point sur le processus d'industrialisation du pays et, accessoirement, sur ses liens avec l'univers urbain ; de l'autre, des documents directement liés à l'administration ou à l'observation de la ville, ou de ce qui est a priori considéré comme étant la ville. La chronologie de l'évolution de l'image d'Alcântara est d'abord celle des documents consultés. Elle n'est pas forcément déconnectée des transformations réelles de ce milieu social, mais elle peut aussi bien être le fruit d'une évolution de la perception d'une réalité, sinon identique, du moins assez proche.

Face aux limites de la méthode historique, l'étude des images de ce quartier apparaît comme une solution car elle pose directement la question de l'identité urbaine. Cette approche consiste à examiner la circulation des représentations et des stéréotypes, et donc à mettre en avant

ce "*travail de classement et de découpage*" dont parle Roger Chartier<sup>9</sup>. L'exploration des discours contemporains nous incite à repenser notre propre objet d'étude et à remettre en cause nos grilles de lecture. Il est ainsi possible de repérer trois grands modes de perception d'Alcântara entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières décennies du siècle suivant. Cette transformation continue de l'image d'Alcântara ne s'ordonne pas en fonction d'une chronologie absolue. Il s'agit davantage de strates identitaires dont les manifestations de natures opposées peuvent être contemporaines. Durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Alcântara est perçu comme un faubourg ouvrier. L'image du faubourg renvoie directement à la question de l'appartenance de cet espace à la ville, dans ce cas à Lisbonne. Le terme "faubourg" doit être pris en son sens étymologique : Alcântara est perçu comme se situant en dehors de la ville<sup>10</sup>. Cette image ne repose pas sur l'usage d'une terminologie spécifique. Ni quartier, ni proprement-dit *subúrbio* (faubourg)<sup>11</sup>, Alcântara correspond alors à un lieu sans délimitation précise et faiblement caractérisé. Seule sa fonction le distingue : Alcântara est une zone ouvrière, un espace où l'on travaille et, accessoirement, un espace où résident les "classes laborieuses". Ce sont surtout les discours hygiénistes qui contribuent à forger cette image d'Alcântara. Cet espace y est dépeint comme un lieu d'émanation putride, à l'atmosphère irrespirable, où chaque visiteur doit s'attendre à affronter le vacarme des ateliers et le chaos des sorties d'usines<sup>12</sup>. Toutefois, un autre type de discours participe à la diffusion de cette image. Il a trait aux manifestations de la modernité : les thèmes des transports – chemin de fer, aménagement du port sur le Tage – et des techniques ou procédés industriels – modes de production, mais aussi organisation de l'espace avec la description des bâtiments d'usines, des entrepôts, des docks sur le Tage – sont alors prédominants<sup>13</sup>.

Durant les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, à la veille de l'instauration de la I<sup>re</sup> République (octobre 1910), une nouvelle perception d'Alcântara voit le jour. Alcântara revêt désormais les caractéristiques d'un bastion républicain. Il devient un territoire de conquête où se réalise un projet collectif. Alcântara est peu à peu reconnu comme un quartier de Lisbonne. Il a désormais clairement vocation à intégrer les cadres sociaux, culturels et relationnels dominants qui contribuent à forger l'identité lisboète. Les associations ou collectivités de quartier jouent un

---

<sup>9</sup> Roger Chartier, "Le monde comme représentation", *Annales ESC*, novembre-décembre 1998, n°6, p. 1514.

<sup>10</sup> Alain Faure, "Un faubourg, des banlieues, ou la déclinaison du rejet", *Genèses*, n°51, 2003, pp. 48-69.

<sup>11</sup> En Portugais, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le terme *subúrbio* désigne surtout les espaces naturels aux portes des villes, réservés aux promenades et aux loisirs.

<sup>12</sup> Voir par exemple : Fialho de Almeida, *Barbear Pentear: jornal dum vagabundo*, Lisbonne, 1910 ; Angelina Vidal, *Lisboa Antiga e Lisboa Moderna. Elementos históricos da sua evolução*, Lisbonne, 1910 ; Albino Forjaz de Sampaio, *Lisboa trágica*, Lisbonne, 1940 (1<sup>re</sup> édition 1910).

<sup>13</sup> Une référence intéressante sous la forme d'un texte futuriste : Melo de Matos, "Lisboa no ano 2000" *Ilustração Portuguesa*, mars-avril 1906. Ce texte est reproduit dans le recueil *Passado, Lisboa, Presente*, Lisbonne, Parreira A. M. Pereira, 2001, pp. 41-76.

rôle prépondérant dans la diffusion de cette image. Par exemple, à partir de 1904, la *Sociedade Promotora de Educação Popular* (la *Promotora*), une association d'éducation et de loisirs populaires, s'affirme en tant que médiateur entre les différents acteurs de la vie de quartier : les habitants, la municipalité et les élus locaux, les notables, avec notamment les patrons des ateliers et des usines. Enfin, troisième strate identitaire, c'est l'image d'Alcântara comme quartier populaire – *o bairro popular* – qui est mise en avant à partir des années 1920. Image la plus connue, la plus souvent reproduite dans les textes de l'époque, mais aussi celle qui renvoie le plus directement à un contexte culturel et à un mode d'appréhension de l'univers urbain particuliers.

## **2. Du faubourg ouvrier au quartier populaire : les gains symboliques**

À Lisbonne, le terme de "quartier populaire" – *o bairro popular* – a une signification précise et renvoie, pour une part, à des usages parfaitement formalisés. Il est à l'origine d'un sentiment, *o bairrismo*, qui désigne l'attachement fervent à son quartier. Le "quartier populaire lisboète" est un objet construit. Il a une histoire. Il est lié à des pratiques festives qui, au moment de l'instauration de l'*Estado Novo*, vont modifier le sentiment portugais de l'urbanité<sup>14</sup>. Ainsi, depuis 1932, les Marches populaires mettent en compétition les quartiers les plus "typiques" de Lisbonne. Le 13 juin, la nuit de la Saint-Antoine, des groupes de danseurs représentant chaque quartier défilent sur la principale avenue de la capitale. Mais cette image du "quartier populaire" puise aussi son origine dans les glissements de représentation des espaces urbains et des manières de vivre la ville, à l'œuvre dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La nette prééminence de l'échelle du quartier dans les formes d'appréhension de l'univers urbain n'est pas neutre. Elle signifie que sont privilégiés les lieux ou les espaces d'interaction entre des individus ou des groupes et un environnement aussi bien physique que socioéconomique spécifique. Ainsi, passer de l'image du faubourg à celle du quartier urbain suggère un certain niveau de reconnaissance de ces interactions.

En se basant sur l'étude de publications de la fin des années 1920 et du début des années 1930, il est possible de repérer quelques-uns des éléments autour desquels se mettent en place ces interactions. Dans l'ensemble du corpus de l'*olisipographie*, j'ai sélectionné trois textes. Le premier est la monographie sur Alcântara publiée en 1929 par João Paulo Freire. Le deuxième correspond à trois chapitres d'un livre de Noberto de Araújo, un journaliste lisboète qui décrit ses

---

<sup>14</sup> Deux références importantes dans le panorama des études urbaines portugaises : Graça Índias Cordeiro, *Um Lugar na Cidade : Quotidiano, Memória e Representação no Bairro da Bica*, Lisbonne, Publicações Dom Quixote, 1997, 414 p. ; António Firmino da Costa, *Sociedade de Bairro*, Lisbonne, Celta, 1999, 539 p.

"pérégrinations" dans la capitale portugaise au cours des années 1930. Le troisième est un roman populaire – *O Galã d'Alcântara* – qui a rencontré un certain succès à la fin des années 1930. Il fut publié une première fois en 1937 et connut une seconde édition dès 1939. Son auteur, Armando Ferreira, était un journaliste de renom, célèbre pour ses romans humoristiques comme ce *galã* – le galant – qui retrace le quotidien animé d'un groupe d'habitants d'Alcântara en 1936<sup>15</sup>.

Par rapport au faubourg ouvrier, le quartier populaire peut se définir en terme de gains symboliques<sup>16</sup>. Le premier gain repéré dans le corpus de textes choisi est le plus incontestable. Désormais, Alcântara est un morceau de Lisbonne. L'*olisipographie* s'apparente à un genre littéraire qui a pour objet la capitale portugaise. Dédier plusieurs chapitres (N. de Araújo) ou même une monographie entière (J. P. Freire) à Alcântara, c'est en quelque sorte consacrer ce quartier comme espace lisboète à part entière. La question de l'appartenance à la ville n'est déjà plus d'actualité. Dans ses "Pérégrinations", Norberto de Araújo invite le lecteur à une ballade dans les différents secteurs de la ville. L'organisation du texte suit la continuité géographique de Lisbonne. Norberto de Araújo se met en scène, se promenant en temps réel dans les rues et dans les quartiers qu'il décrit. Alcântara s'inscrit bien dans une continuité urbaine, sans rupture avec le reste de la ville, notamment avec les quartiers voisins de Junqueira, de Belém ou d'Ajuda. Cette urbanité d'Alcântara est aussi revendiquée à travers l'un des thèmes préférés des *olisipographes* : l'architecture ou les considérations sur l'histoire des bâtiments. Ainsi, 22 des 39 chapitres du livre de J. P. Freire sont-ils consacrés à des monuments plus ou moins anciens : palais, couvents, églises, chapelles.

Cette attention portée aux édifices d'Alcântara entraîne un autre gain : celui de l'historicité. L'Histoire doit se repérer par un simple regard, elle n'est pas enfouie, elle affleure à chaque coin de rue. Mais ce n'est pas n'importe quel passé qui est mis en exergue. Les *olisipographes* s'attachent à insérer Alcântara dans une Histoire nationale, avec une prédilection pour la période monarchique. Exhumer les qualités architecturales et construire un passé noble et raffiné, c'est chercher à mieux intégrer ce territoire à la ville. Le troisième gain, c'est celui de la complexité du territoire. Alcântara se divise et se subdivise, ce n'est plus un espace sans forme et sans limite qui s'étend vaguement à l'ouest de la capitale. Le quartier s'émancipe aussi des limites légales, il n'est plus une simple paroisse civile, une division purement administrative. Le territoire existe par lui-même, à travers des caractéristiques qui lui sont propres. Chez Norberto de Araújo,

---

<sup>15</sup> João Paulo Freire, *Alcântara: Apontamentos para uma monografia*, Coimbra, 1929, 269 p. ; Norberto de Araújo, *Peregrinação em Lisboa*, Lisbonne, 3 vol., 1939 ; Armando Ferreira, *O Galã de Alcântara*, Lisbonne, 1939, (1<sup>re</sup> édition 1937), 203 p. Armando Ferreira reprend les personnages de Gervaso Lobate, célèbre feuilletoniste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, auteur de *A Comédia de Lisboa*.

<sup>16</sup> Michel Verret, *La culture ouvrière*, Paris, L'Harmattan, 1996 (1988), p. 265.

Alcântara est divisé en trois espaces qui sont décrits dans trois chapitres différents. Il y a l'Alcântara des pauvres, celui qui s'étend sur les deux versants du vallon, puis un Alcântara plus mélangé autour de la place du Calvário où l'on peut repérer toutes les réalisations humaines qui forgent l'image du quartier : palais et couvents, mais aussi *Sociedade Promotora de Educação Popular*, école industrielle Marquês de Pombal, parc d'Ajuda...

Le quatrième gain, le plus attendu, est celui de l'habitabilité. Désormais on écrit qu'il fait aussi bon vivre à Alcântara. J. P. Freire aime son quartier, et sa voix a d'autant plus de valeur qu'il se positionne en tant qu'habitant du quartier et non en simple visiteur ou curieux. Dès les premières lignes de son premier chapitre, il décrit Alcântara comme son petit Lisbonne à lui : "*À huit ans, je suis venu pour la première fois en ville. Quel enthousiasme ! Quelle joie ! Quelle folie ! Et, étrange coïncidence, c'est dans le quartier d'Alcântara, dans la Rua da Indústria, à deux pas de la maison où j'écris ces lignes, que j'ai été logé. Ce fut Alcântara, la zone de Lisbonne que j'ai connue et parcourue en premier, et que je me suis habitué à chérir...*"<sup>17</sup>. Mais, c'est le roman *O Galã d'Alcântara* qui décrit le mieux cet Alcântara-village. Les images sont bien connues : la petite communauté où tout le monde se connaît, la famille comme composante essentielle de la vie de quartier et la communauté de quartier comme prolongement de la famille, les mille et une pratiques identitaires, avec les associations – une *Sociedade* inspirée de la *Promotora* –, le théâtre amateur, l'élection de Miss Alcântara... Le quartier c'est la famille, mais c'est aussi une petite nation : on parle du "*peuple d'Alcântara*", comme au temps de la République, et pour se faire adopter par les habitants, il faut se faire "*naturaliser*".

Le dernier gain symbolique repéré est celui de l'hétérogénéité sociale. Dans l'Alcântara du *Galã*, on croise des petits employés, des fonctionnaires, un journaliste, des commerçants ou employés de commerce, un conducteur de tramway, un menuisier, des marins, un plombier, un vieil ouvrier de l'Arsenal... Le monde ouvrier est comme dilué dans un univers plus ample mais peu hiérarchisé. Les seules discriminations qui sont nettement marquées sont celles des savoirs : ceux qui savent lire et écrire – le poète-journaliste –, ceux qui possèdent une connaissance technique – le vieil ouvrier de l'Arsenal qui répare la radio de la *Sociedade* –, et les autres. La diversité des statuts professionnels transparait aussi à travers les postures : le chef de la Marine est autoritaire, l'ouvrier est serviable, le fonctionnaire hautain. Mais en définitive, toutes ces différences se traduisent rarement en terme de distance sociale. La possession d'un savoir n'empêche pas le partage d'une intimité : le journaliste-poète est le véritable "*homme de lettre du quartier*". Il écrit les lettres d'amour, les fados, et les chants de la Marche.

---

<sup>17</sup> J. P. Freire, op. cit., p. 1.

En contribuant à diffuser et à imposer l'image d'un quartier populaire, ces textes rompent avec les interrogations au sujet du lien entre Alcântara et la ville. Ils imposent une image de la ville comme fédération de quartiers où de nombreuses formes d'interaction seraient présentes à petite échelle : interactions avec le passé, entre groupes sociaux, entre différents niveaux de spatialisation ou avec le bâti. Au contraire, la marge urbaine – ou le faubourg – serait caractérisée par la faiblesse de ces interactions en raison d'un usage purement fonctionnel et uniformisé de l'espace, ce même usage étant quasiment ignoré dans les textes des *olisipographes* : les références à l'industrialisation ou au monde ouvrier y sont en effet bien peu nombreuses. On se rapproche d'une définition de la ville semblable à celle des catégories savantes. L'opposition entre l'image du faubourg ouvrier et celle du quartier populaire recouperait une opposition entre un espace défini en fonction de sa matérialité et un lieu où interagit une pluralité de fonctions, d'usages et d'enjeux.

### 3. Du faubourg urbain à la ville non urbanisée

La représentation de la ville qui se dégage des écrits des *olisipographes* reste cependant fragmentaire. En effet, l'espace urbain se définit aussi comme lieu permanent de ré-élaboration et de réadaptation des groupes sociaux. C'est une zone de rencontre de temporalités multiples qui coexistent dans un jeu d'interactions, favorisant l'émergence d'une grande variété d'usages sociaux des formes urbaines matérielles (le bâti, l'espace public ou privé...) ou immatérielles (les relations interpersonnelles, les identités ou les mémoires individuelles ou collectives...)<sup>18</sup>. Les *olisipographes*, et avec eux les pratiques et les discours qui contribuent à diffuser l'image d'Alcântara comme quartier populaire, ne retiennent qu'une partie de cette définition de la ville et des sociétés urbaines. Ils intègrent un certain niveau de pluralité de la société *alcântareense* mais ignorent les éventuelles recompositions ou réadaptations des individus ou des groupes qui sont, pour une part, à l'origine des mobilités spatiales et sociales internes à ces sociétés.

J'en viens à poser la question de relation entre deux processus, souvent confondus en particulier pour ce qui concerne la période de l'âge industriel : l'intégration à la ville et l'intégration à l'univers urbain. Ces processus ne peuvent-ils pas adopter des orientations, des chronologies ou des rythmes distincts ? La dimension temporelle des images d'Alcântara donne un aperçu de ces phénomènes. En effet, la relation entre les trois références identitaires repérées se joue aussi sous la forme d'une superposition de temporalités. On peut discerner des différences d'interaction entre les temporalités locales et globales ou supralocales, en fonction du pôle

---

<sup>18</sup> Bernard Lepetit et Denise Pumain (dir.), *Temporalités urbaines*, Paris, Anthropos, 1993, 317 p.

identitaire de référence. Le faubourg ouvrier s'inscrit dans une temporalité instable, un temps court. Alcântara est alors susceptible d'évoluer plus vite et plus radicalement que les univers environnants. Il est facile de saisir l'apport de ce territoire à l'imaginaire lisboète. Le rôle d'Alcântara est de produire, en grande partie selon un mode industriel. En ce sens, la formation et le développement de cet espace au cours du XIX<sup>e</sup> siècle contribue à diversifier les fonctions de la ville de Lisbonne. La capitale portugaise achève alors son basculement dans une nouvelle ère symbolique où les fonctions administratives, culturelles, commerciales et désormais industrielles sont réunies. De capitale d'Empire, Lisbonne est devenu un pôle de production. Alcântara occupe une place de premier ordre dans ce processus. Cette fonction bien spécifique d'Alcântara implique un rapport différent au temps. L'évolution de cet espace suit une chronologie héritée de l'histoire de l'industrialisation du Portugal : un phénomène tardif, superficiel et inachevé à l'échelle nationale mais qui se caractérise par de fortes asymétries ou polarités sectorielles et spatiales<sup>19</sup>. Le faubourg d'Alcântara voit son avenir intimement lié aux cycles économiques qui affectent le pays et aux changements de stratégie de quelques patrons de l'industrie. Aux yeux des contemporains, Alcântara comme faubourg ouvrier connaît une croissance incontrôlée puis présente rapidement des signes de décadence<sup>20</sup>. Cet Alcântara n'est pas un espace immuable, son image l'introduit largement dans le "*domaine du variable*"<sup>21</sup>. En ce sens, il est bel et bien porteur d'une part essentielle de l'identité urbaine moderne qui s'impose dès les premiers soubresauts de l'industrialisation.

En tant que bastion républicain, Alcântara se place en synchronie avec le reste du pays et son destin oscille en fonction d'aléas conjoncturels partagés. Le temps du politique sert désormais de référence. Dans ce cadre, la vie quotidienne à Alcântara est aussi rythmée en fonction des commémorations ou des fêtes officielles : centenaire de la Révolution libérale de 1820, anniversaire de la proclamation de la I<sup>re</sup> République, hommages aux grands hommes (hommes politiques, poètes ou écrivains comme Luís de Camões ou Alexandre Herculano)<sup>22</sup>. Le quartier populaire se situe dans un autre type de rapport au temps. Celui-ci se fait cette fois plus lent. Il se trouve de nouveau en décalage par rapport aux univers environnants. Le temps d'Alcântara devient immobile. Cette incapacité ou cette difficulté à penser les changements et à percevoir le quartier comme un territoire dynamique s'inscrit dans un processus d'enracinement de la mémoire

---

<sup>19</sup> Voir : Miriam Halpern Pereira, *Diversidade e Assimetrias: Portugal nos séculos XIX e XX*, Lisbonne, ICS, 2001, 222 p.

<sup>20</sup> Certaines chroniques du journal *Educação Popular* éditées par la *Promotora* dans les années 1930 témoignent de ce sentiment de décadence lié au mouvement de désindustrialisation.

<sup>21</sup> Bernard Lepetit, *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, Albin Michel, 1988, p. 81.

<sup>22</sup> Les archives de la *Promotora* permettent de reconstituer cette forme de vie locale.

du groupe d'habitants et d'appropriation identitaire du local<sup>23</sup>. En intégrant l'espace lisboète, Alcântara est devenu, selon l'expression de Maurice Halbwachs, un espace de "*traditions locales*". Ce mode de perception du quartier est en décalage avec la nature réelle des transformations que connaît ce territoire. Dans le cas d'Alcântara, comme des autres quartiers qui défilent à Lisbonne à l'occasion des Marches populaires, la "*résistance*" au changement s'exprime à travers cette image de quartier populaire<sup>24</sup>. Cette représentation perdurera d'autant plus qu'elle est sans cesse réactivée par l'idéologie d'une politique festive municipale. Pour parachever cette brève synthèse sur les différentes temporalités liées à Alcântara, on rajoutera que quand une entité parvient à faire le lien entre plusieurs pôles identitaires de référence, ce sont alors différentes temporalités qui se rejoignent. Il en est ainsi de la *Promotora* dont l'action dans les années 1920 tend à transformer l'attachement au régime républicain en une forme de tradition locale.

Du point de vue de l'évolution de la relation entre images et temporalités à Alcântara, l'intégration à la ville, c'est-à-dire à l'espace symbolique de pouvoir et de mémoire, et l'intégration à la société urbaine, définie comme lieu de mobilités, d'échanges et de changements, apparaissent donc comme des processus distincts. Paradoxalement, si on s'en tient à ces définitions, quand Alcântara est perçu comme étant à la marge de la ville, il possède un caractère urbain plus affirmé. Au contraire, son intégration à Lisbonne en fait une portion de ville non urbanisée, pour reprendre l'expression de Jean Rémy et de Liliane Voyé<sup>25</sup>. Cette analyse des images d'Alcântara conduit à réaffirmer l'intérêt de distinguer le territoire de la ville du territoire de l'urbain. À travers l'évolution des images d'Alcântara, il est possible de suivre le processus d'intégration à la ville, mais rien ne permet de statuer sur la nature du milieu social associé à ce territoire. Des indices comme les différences de temporalités témoignent au contraire de la relativité de la notion de marge urbaine. Seule une étude fine des trajectoires individuelles ou des pratiques relationnelles permettrait d'illustrer dans quelle mesure le cœur des sociétés urbaines peut se situer à la marge de la ville.

---

<sup>23</sup> Sylvie Mazzella, "la ville-mémoire : quelques usages de *La Mémoire collective* de Maurice Halbwachs", *Enquête*, n°4, 1996, pp. 177-189.

<sup>24</sup> On reconnaîtra ici des notions centrales de la pensée de Maurice Halbwachs.

<sup>25</sup> Jean Rémy, Liliane Voyé, *La ville : vers une nouvelle définition ?*, Paris, L'Harmattan, 1992, 174 p., notamment chapitre 2.

## **Résumé**

Cet article analyse des évolutions d'images et de pratiques sociales qui ont eu cours dans un espace lisboète entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les années 1930. L'objectif est de montrer que la reconnaissance du caractère urbain n'est pas une donnée en soi qui accompagnerait automatiquement la transformation physique d'un territoire. Il faut distinguer le territoire de la ville du territoire de l'urbain. On met en évidence un jeu permanent de réinterprétation des formes urbaines matérielles ou immatérielles. Les rapports entre les différentes temporalités locales ou globales évoluent en fonction des pôles identitaires de référence (Alcântara comme faubourg ouvrier, bastion républicain ou quartier populaire).

## **Abstract**

This article analyses the evolution of images and social practices, in a Lisbon district between the end of the 19<sup>th</sup> century and the 1930's. The aim is to show that recognition of the urban nature of Alcântara is not automatic. We must differentiate between a territory that is a city and a territory that is urban. The relation between the various local and global temporalities evolves according to the dominant identity (Alcântara as a working suburb, as a republican bastion or as a popular neighborhood).